

● Quatre ans. Cela fait quatre ans maintenant qu'il existe. Qui ? Le mouvement lycéen.

Ce fut d'abord la surprise, l'étonnement, l'incrédulité. On leur avait donné « Salut les copains ». Ils avaient connu les yé-yés, et le coca-cola. Tout pour être heureux.

Et un jour, ces « braves petits » sont descendus dans la rue. D'abord pour crier « FNL vaincra ». Ce n'était pas encore trop grave : c'est loin, et puis, un peu de « romantisme » (sic !) n'a jamais fait de mal. On aurait quand même préféré qu'ils se contentent de « Paix au Vietnam »...

Et puis c'est devenu plus sérieux. On a commencé à parler de « sélection », de « liberté d'expression ». Et puis on a comparé le lycée à une caserne. Il y avait de quoi : une discipline bêtifiante (la trouille du surgé, la honte de la feuille de colle, le contrôle des présences), l'absence totale de discussion (« vous êtes là pour apprendre, pas pour discuter »), la fausse virilité (« ne séchez pas la gym, vous aurez un corps d'athlète ») ou la fausse féminité (les cours de couture et de cuisine). Ça devenait dur de supporter. Mais attention. A la rigueur le trafic de photos pornos ; à la rigueur la fréquentation des cafés ; à la rigueur un ou deux séchages ; à la rigueur une ou deux bagarres dans la cour, mais surtout pas de politique.

LE MOUVEMENT LYCÉEN 4 ans de luttes

Et gare à celui qui y goûtait. Il devenait un « agitateur » (transcription moderne de « forte tête »).

Ce fut Condorcet en janvier 68. Un lycéen exclu pour avoir appelé à la grève. Un lycée où on avait déjà sanctionné des lycéens qui portaient les cheveux longs.

Alors, ils sont descendus dans la rue. Contre le lycée-caserne ; pour la liberté d'expression et les droits politiques. Et ils se cognèrent les flics. Ça devenait vraiment inquiétant ces lycéens.

Mais ce n'était qu'un début. Maintenant la politique était entrée dans les lycées. Difficilement, certes. Mais sûrement.

photo Elie Kagan



photo Trix

Un nouveau croque-mitaine apparaissait, sans contours précis, mais dont le seul nom suffisait à faire frémir l'administration : les CAL.

Mai 68 : Ça devient ouvrier. Les lycéens et les étudiants n'étaient pas seuls en cause. Les ouvriers de Caen, de la Rhodiéta venaient eux aussi de montrer qu'à force de trop supporter, ça doit éclater un jour.

Les lycées occupés. Les administrations en débâcle. Le ministre débordé. Et les lycéens dans la rue. Se cognant avec les flics (encore !), ou bien organisant des collectes pour les ouvriers en grève ; les lycéens à la Sorbonne.

Cela dura deux mois. Les murs des casernes s'écroulaient : on ouvrit les lycées. A tout le monde, aux gars des CET, au lycée d'à côté, et même aux ouvriers.

La politique ? Elle devenait vie. Les profs ? Il y avait ceux qui occupaient et ceux qui dénonçaient. Les parents ? Il y avait ceux qui apportaient à manger et un peu d'argent, et ceux qui faisaient le coup de poing contre les piquets de grève. La frontière entre eux tous : la volonté de changer. Pas seulement les lycées, mais le monde.

Mai 68 ne dura pas éternellement. La veulerie des uns, de ceux qui devaient prendre leurs responsabilités, mais se précipitaient tête baissée sur les élections que la bourgeoisie leur accordait comme un sucre, l'impréparation des autres, les révolutionnaires, encore trop faibles, ont eu raison de ce qui faillit être une révolution.

Alors, ce fut le tunnel. Un long tunnel. Celui où l'ordre reprenait ses droits. Celui où tous ceux qui s'étaient terrés relevaient la tête. La revanche de la réaction et des pleutres.

Cela faillit dégénérer. On cherchait des substitués. La drogue fit son apparition en masse. L'action politique fit place aux réactions d'impatience et d'impuissance. La bourgeoisie criait victoire, se réjouissait de voir mourir les CAL, sans remarquer que les fameux groupuscules, eux, se développaient, s'implantaient dans les entreprises.

Mort, le mouvement lycéen ? Attention de ne pas l'enterrer si vite. Car une autre génération apparaissait. Qui refusait de nouveau l'Ordre Moral qu'on voulait lui imposer. Qui criait vengeance pour Gabrielle Russier. Qui soutenait toutes les victimes de la répression : 500 lycéens exclus en 69, des dizaines de militants en prison.

Alors, ce fut Guiot. Au début, personne ne s'inquiéta. N'était-ce pas la preuve que les gauchistes perdaient du terrain puisque les lycéens se mobilisaient pour un de leurs camarades, apolitique, sans se soucier du sort de Richard Deshayes, défiguré à vie, mais militant lui ?

Et ils sont de nouveau descendus dans la rue. Sans cogner les flics cette fois : ce n'était pas la peine, et malgré quelques intimidations de la préfecture, ils manifestèrent trois fois, par milliers. Et ils osèrent, scandale, crier « Nous jugerons les assassins de Richard », « Dissolution des Brigades Spéciales », « Liberté pour Guiot ». Et ils osèrent former des comités de grève, s'organiser.

Et ils obtinrent victoire. Marcellin, Pleven désavoués par un de ces « juges incapables » que dénonçait Tomasini. Ils osèrent même organiser des collectes d'argent pour les grévistes des Batignolles.

Deux ans de grignotage de la bourgeoisie réduits à néant en dix jours.

On put croire que c'était une parenthèse, un accident de parcours. Finalement, les lycéens étaient descendus dans

la rue pour défendre un des leurs. Mais ils n'avaient pas touché à l'édifice : le lycée.

C'était là aussi parler trop vite. Il suffit d'une circulaire. Qui n'a de confidentiel que le nom. Et qui fut l'étincelle. Car, une fois de plus, la colère s'était accumulée. Les exclusions, le droit de grève remis en cause, les A.G. interdites, les flics présents à la sortie des lycées, les bahuts menacés de fermeture, c'était trop.

Et de nouveau, la grève, les manifs. Et puis les CET entraînent eux aussi dans la danse, en masse. La grève fut nationale. Elle ne se déroula pas en même temps. Mais partout un même mot d'ordre revenait : « A bas la circulaire scélérate », « A bas le lycée-caserne ». La boucle était bouclée.

Mais gare : on n'était pas revenu à avant mai 68, même si les mêmes mots d'ordre réapparaissent. Entre temps, il y avait eu de nombreuses luttes, l'expérience de la victoire, celle de la défaite parfois aussi. Et cela ne s'oublie pas. Et même si la circulaire Guichard ne fut pas abrogée, ce qui était impossible par les seuls lycéens, l'avertissement était lancé.

Alors, et maintenant ?

Nous ne sommes pas des prophètes. Mais une chose est sûre. Une tradition de lutte s'est installée dans les lycées. La responsabilité a été apprise. Le goût de la victoire a été pris. De nouveau dans la rue, dans un mois, dans 5 mois, dans un an ? Nul ne le sait. Mais un jour, c'est sûr. Dans un premier temps peut-être pour des batailles partielles. Mais un jour pour la grosse bataille. Pour la lutte finale, avec les camarades des CET, avec les étudiants, avec les ouvriers. Avec tous ceux qui veulent changer le monde.

il était une fois... la drogue

● Il était une fois une jeunesse studieuse mais vulnérable, parce que passionnée, comme toutes les jeunesses. La jeunesse de France. Survinrent un jour les maîtres à penser, entraînés depuis la guerre d'Algérie à répandre leur propagande anarchisante parmi les jeunes cervelles. Après avoir été les serviteurs du Kremlin et les agents de l'étranger, ils s'étaient mis depuis 3 ans au service des trafiquants internationaux de mauvaise drogue (les trafiquants de la bonne drogue, l'alcool, le tabac, les tranquillisants, etc... ne sont pas des trafiquants, mais d'honnêtes commerçants). Le complot éclata un beau jour au grand jour. Pseudo-révolutionnaires et drogués détruisaient sciemment l'armature morale de la jeunesse en cassant son ressort (moral aussi). Il en allait de l'avenir de l'ordre. Aussitôt, main dans la main, les policiers français, américains, monégasques, etc... dressaient contre le complot international le rempart solide de leurs poitrines internationales. La lutte contre la drogue, terrible, s'engageait. C'est Marcellin, ministre des flics, qui raconte cette belle histoire.

Insensibles à son angoisse, aussi bien qu'aux relents médiévaux de son récit, nous avons choisi de publier son texte assorti de suffisamment de notes, informations, articles de presse, commentaires, pour montrer que — s'il est médiocre contre — Marcellin est un propagandiste encore plus médiocre. Ainsi donc, réunis pour la première fois en une seule brochure, voici CE QU'IL NE FAUT PAS PENSER DE LA DROGUE et aussi CE QU'IL FAUT EN PENSER. Mieux qu'à Armes Egales, parce qu'on n'a pas truqué le texte de Marcellin (c'est encore plus vache pour lui que si on l'avait trafiqué). Et parce qu'en plus, on vous dit ce qu'on pense de la question, de la drogue, des drogués, de ceux qui croient à l'émancipation sociale par le haschisch, et de la campagne du pouvoir qui prétend faire peur aux bourgeois en montrant toute la jeunesse UNE SERINGUE ENTRE LES DENTS. 1 brochure, 40 pages 1 F. En vente à Rouge et dans tous les Comités Rouges.